

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



ÉQUIPAGE DE VENS ET VENAILLE



Sortie d'entraînement. M. Jean-Victor Iseux, maître d'équipage.

(Photo : O. Rollet)

Les débuts de notre équipage dans la voie du renard

Le début de l'équipage de Venaille est l'histoire d'une passion. Celle de Jean-Victor Iseux, maître d'équipage, qui a découvert, en la chasse à courre, l'unique rencontre de trois enthousiasmes : la chasse, les chiens et les chevaux. Plus tard, viendra s'ajouter celui de la forêt et de la trompe. Les familiers du symbolisme de l'héraldique retrouveront l'empreinte de celui-ci dans la vénerie. C'est ainsi que le fouet correspond à l'élément Feu ; la trompe à l'élément Air ; la dague à l'Eau.

Après avoir été bouton dans des équipages chassant en Bourgogne, en Sologne et dans le Bourbonnais, nous avons acquis en 1982, quelques Anglo-Français noirs et blancs, et avons élevé nos premiers chiots. La tenue se limite à un gilet amarante avec galon de vénerie, dissimulé sous une veste noire simple. Le galon s'accorde avec le bouton vieil argent représentant une tête de chien dans un fer à cheval surmontant le V de Venaille.

Parlons, à présent, plutôt de l'animal dit le plus rusé de la forêt : le renard. Une tête aplatie ; un museau allongé et pointu ; une gueule fendue jusqu'aux oreilles noires, toujours dressées ; un corps souple et puis-

sant que termine le panache de la queue à la pointe toujours blanche : tel est le signalement que l'on peut lui donner.

Il chasse en plaine autant qu'en forêt, mais c'est surtout dans cette dernière qu'il habite. Il aime le confort et ne s'installe que dans un appartement sec et bien aéré, ouvrant de préférence sur une pente boisée bien exposée.

Le renard est le plus rusé de tous les animaux. Il tient beaucoup du naturel du chat. Le Roman de Renard va fort bien en réservant au Goupil toutes les finesses pour ne laisser que les balourdises à ce pauvre Ysengrin (le loup). Il se nourrit surtout de petits rongeurs, de volaille et de gibier. Le renard est donc un animal connu, et un voisin incommode, qu'il nous faut chasser pour notre plaisir (et celui de nos chiens). Il s'en prend aussi au lièvre et au lapin, mais il les prend plus par la ruse qu'à la course.

Nous voyons que le renard a deux points forts : sa vitesse et ses ruses. Les Anglais luttent contre sa vitesse avec des Fox-Hounds. Tandis que les Français luttent contre ses ruses avec des Bâtards Anglo-Français ou autres chiens doués d'un excellent nez.

Ici réside la grande différence entre la vénerie anglaise et française : le courre du renard en France n'est pas à confondre avec le « fox-hunting » : course sportive plus que véritable chasse.

De nos jours, la tendance est de mélanger les deux en se servant d'un chien vite doué d'un bon nez des Anglo-Français criants.

La chasse du renard aux chiens courants est très amusante, parce qu'il y a peu de défauts ; le renard étant très puant, il ne s'éloigne guère des chiens. Quand on veut le chasser pour le forcer, il faut, la nuit avant la chasse, aller boucher l'entrée des principaux terriers supposés fréquentés, et le matin, on va quêter le Renard avec les chiens de meute. « A fox that has but one hole is soon taken » (1).

Quand il est lancé, sa première attitude est souvent de revenir à son terrier, mais le trouvant bouché, il retourne dans le bois, faisant quelquefois une fuite très longue. Bien que le change soit rare, le renard utilise de nombreuses ruses. L'animal cherche par tous les moyens à se

(1) Traduction : « Le Renard qui n'a qu'un trou est vite pris ».

soustraire aux chiens, tout lui est bon : les arbres abattus, les tas de bois que l'on trouve fréquemment dans les forêts plantées depuis peu en résineux, les fourrés d'épines impénétrables, ou sous les pierres. Une de ses principales ruses est le retour, ou de se vider pour empoisonner le nez des chiens, mais cela ne dure pas longtemps, assez vite, ils reprennent avec d'autant plus d'ardeur.

Quand il se sent sur ses fins, il se fourre dans quelque trou, où il présente la gueule pour se défendre de son mieux ; ou bien, il se jette à l'eau, dans laquelle il reste au milieu des roseaux ; mais les chiens qui n'en perdent guère le sentiment, finissent toujours par l'étrangler, à moins qu'il ne trouve un terrier pour s'y cacher. On peut ainsi faire suivre la meute de quelques Fox-Terriers (ou Teckels) qui déterreraient le renard ou qui permettraient de l'en faire sortir afin de le relancer.

C'est là un mélange très appréciable de vénerie et de chasse sous-terre. La chasse du renard en France est donc possible. Elle ne nécessite que peu de frais : quelques boutons qui sachent tenir à cheval, sonner et piquer fort ; une installation suffisante pour chevaux et chiens qui doivent être travaillés régulièrement. Le dressage des chiens de meute est long et difficile. Nous sommes en train d'en faire l'expérience. Il doit se faire par la fermeté et la douceur ; il faut surtout éviter le coup de fouet ou la voix énervée qui risqueraient de laisser les chiens sur de mauvaises impressions. Le chien d'ordre doit être discipliné, attentif, bien souple et en communion avec son maître. « Gentis hons fu, moult l'amoient si chien » (2). Il faut avoir avant tout « une bonne main » et rien d'autre. La pureté d'une descendance n'a que peu d'importance et mieux vaut un chien laid mais bon. C'est cette passion des animaux qui a fait naître notre équipage et nous pourrions conseiller la chasse du renard à tous les jeunes veneurs comme une école amusante et surtout source d'expériences enrichissantes.

Cet article a été publié dans la Revue Anglaise « Hounds »

(2) Traduction : « C'était un gentilhomme, ses chiens l'aimaient beaucoup ».



Chapaize, église contemporaine de l'an 1000, dessin de M. Bouillot.
Courtoisie des Amis des Églises de Chapaize et de Lancharre.

Notre première Saint-Hubert à Chapaize le 2 décembre 1985

Les églises romanes bourguignonnes, parmi lesquelles se trouvent certainement quelques-unes des plus belles de France, tirent non seulement leur renommée des hauts-lieux de l'art, comme Cluny, Vézelay, Autun, ou Tournus, mais aussi des humbles églises rurales : témoins de cette profonde mentalité campagnarde. Le village de Chapaize qui se trouve au cœur de ce foisonnement, est situé, à l'ouest de Tournus et au nord-est de Cluny. Son église participe des courants artistiques suscités par les deux grandes abbayes voisines. Édifiée sous le vocable de Saint-Martin, entre les dernières années du X^e siècle et du début du XI^e, elle est l'une des plus anciennes et des plus curieuses de la région. Outre son appartenance à l'abbaye de Saint-Pierre-de-Châlon, puis aux familles d'Uxelles, la terre de Chapaize qui, pour des problèmes administratifs et judiciaires, dépendait de la généra-

lité de Bourgogne et plus particulièrement du baillage de Châlon, relevait en tant que paroisse de l'évêché de Mâcon. Depuis la Révolution où la paroisse n'échappa point aux désordres provoqués par les réformes religieuses, sa renommée a fait l'objet d'un intérêt toujours plus vif. Divers auteurs, et notamment au XIX^e siècle, y ont reconnu un édifice du « premier art roman méditerranéen ».

Des sépultures burgondes et mérovingiennes du V^e siècle nous amènent à penser que le site de Chapaize était connu dès l'antiquité. Situé en terrain plat et traversé par le ruisseau de Brioux qui se jette dans le Besançon, le village était renommé pour ses riches forêts : au nord, le Grand Bois ; au sud, le Bois de Troncis et à l'est, la grande Forêt de Chapaize dans laquelle s'illustra, par ses goûts cynégétiques, l'abbé Nicolas Génost de Laforest, curé de

Chapaize de 1751 à 1783 ; immortalisé sous le nom d'abbé Duverger par la nouvelle du Marquis de Foudras : « Pauvre défunt Monsieur le Curé de Chapaize ». Disciple de Saint-Hubert, cet ecclésiastique, d'après Foudras, convoqua en 1787 quelques-uns de ses confrères à un synode un peu particulier, exclusivement consacré, quatre jours durant, à la chasse en la mémoire du Saint. En guise d'entrée, ils tirèrent le premier jour des alouettes au miroir. C'est alors que l'abbé Sarlabous se fit connaître. Faisant grand bruit de sa passion effrénée pour la chasse et de ses connaissances cynégétiques — aussi profondes que variées — disait-il, à chaque coup de fusil, le gracieux oiseau montait dans les airs en gazouillant sa joyeuse chanson. Le Gascon était de ces hableurs, il en existe encore en Bourgogne paraît-il de nos jours, qui donnent à une taupe les proportions d'un éléphant.

Le lendemain ils s'offrirent un affût au sanglier : Rameau, le piqueur-marguillier, tomba sur le fameux « Mandrin », un certain solitaire qui donna déjà beaucoup d'émotions. Malgré l'énergie de l'attaque, Mandrin ne voulut de suite quitter la place. Gorgé de nourriture, et confiant en sa force, il se blottit dans un impénétrable buisson d'épines pour assurer ses arrières, et ne présenta à la meute que sa tête monstrueuse. Mais bientôt les cris des uns et les fanfares des autres obligèrent le sanglier à sortir de sa retraite, manœuvre qu'il exécuta en perçant droit devant lui. Après avoir chassé pendant deux ou trois heures, le solitaire bourra les chiens et se souilla dans toutes les mares, ici cherchant à séparer la meute pour l'exterminer

en détail, là se ruant sur les audacieux qui nageaient autour de lui, pour les faire repentir de leur témérité. Duverger pensa qu'il était de la dernière urgence d'en finir le plus promptement possible, c'est alors que « Fusillo » termine l'affaire. Cette belle et active journée fut suivie d'une battue au lièvre et à la bécasse. Puis pour le bouquet final, la compagnie prit deux louvarts qui furent successivement lancés, friandise « qui joignait le charme de la rareté à beaucoup d'autres ».

Le louvert est en effet un animal qui ne ressemble à aucun autre et qui a toujours manqué à ces « pauvres privilégiés » qu'ont été les heureux veneurs des environs de Paris. « Innocent et fripon à la fois, ignorant et insouciant du sort qui le menace, il a plutôt l'air de jouer avec la meute qui se dispose à l'étrangler, que de songer à fuir sérieusement devant elle. Il a tout ensemble, la séduisante gentillesse du chat et la bonhomie câline du chien. Aussi croit-il toujours qu'on plaisante avec lui jusqu'au moment où les crocs acérés de ses persécuteurs, qu'il prend naïvement pour des camarades bien intentionnés, s'enfoncent dans sa chair délicate encore. »

Le dîner d'adieu se prolongea jusqu'à l'entrée de la nuit, entonnant un hymne à Bacchus, de minute en minute plus gai, de cette bonne et franche gaîté bourguignonne qui n'est peut-être plus connue aujourd'hui que des veneurs après une folle chasse.

Conteur souriant et pathétique, plein de finesse et parfois même satirique, le marquis de Foudras puisait dans ses propres souvenirs et dans les récits de son père, le portrait des veneurs fabuleux, comme ce curé-

chasseur : « Eh bien ! Messieurs, demain, de même qu'aujourd'hui, à l'église un peu avant sept heures. J'ai donné mes ordres pour la chasse, et j'espère que tout ira au gré de nos souhaits... ».

C'est dans une même atmosphère de gaieté et d'enthousiasme que l'Équipage de Vens et Venaille fêta son entrée en vénerie à Chapaize le dimanche 2 décembre 1985, à l'occasion de sa première Saint-Hubert.

Ce matin-là, par froid sec, beau temps et vent du nord, propice à sortir les chiens, les gilets amarantes et les troupes rutilantes donnaient une animation inhabituelle au village. La messe fut sonnée par les boutons de l'équipage, son acoustique exceptionnelle réhaussant les trompes ; beaucoup d'amis étaient venus nous faire l'honneur de leur présence...

Après l'office, la salle communale était trop exigüe pour les recevoir tous autour d'un pot durant lequel les fanfares de la région et celles des maîtres d'équipages présents étaient sonnées. Nous avions la joie d'avoir à nos côtés : MM. Jacques Gontard du Rallye La Folie, Alain Canquery du Piqu'Hardi Dauphin, Yves de Maigret de l'équipage de Saint-Romain, Alain Espaze du Rallye la Guyotte et les veneurs de lièvre et déterreurs de la région.

Quelle belle journée vouée à notre Saint-Patron, dans ce cadre historique, qui n'avait plus vibré au son des trompes depuis plus de vingt-cinq ans.

Jean-Christophe Iseux

la maison du cheval et du cavalier

Equistable Moss Bros

177, BOULEVARD HAUSSMANN – 75008 PARIS – TÉL.: 45.61.02.57 – 45.63.27.25

Ouvert du lundi au vendredi de 10 h. à 19 h., le samedi de 10 h. à 18 h.